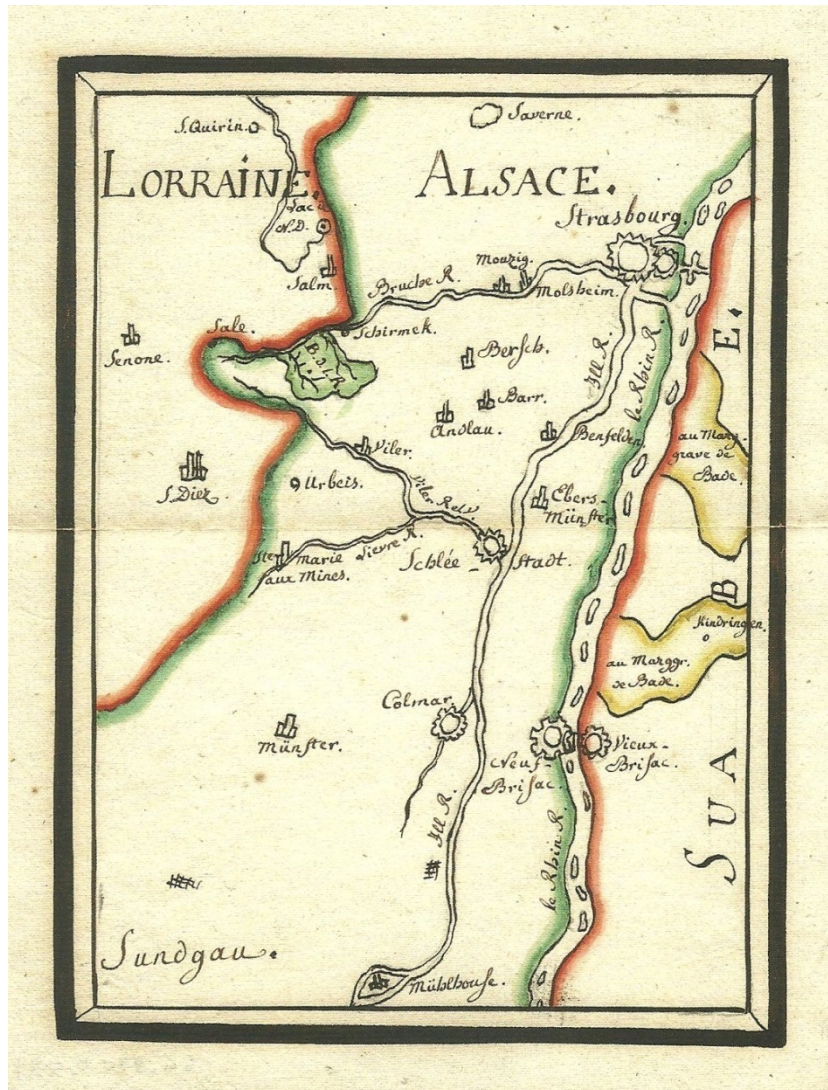


Jean-Georges Stuber (1722-1797) et Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) : une expérience pédagogique révolutionnaire

Jean ARROUS, professeur émérite à l'université de Strasbourg
Président de Projetpro.com, presidence@projetpro.com

L'action se passe dans un comté d'Alsace relativement isolé, le Ban-de-la-Roche, qui se trouve à cette époque à dix ou onze heures de transport de Strasbourg, distant de 60 kms. Ce comté, dont Waldersbach est le chef-lieu, est composé de cinq villages principaux et de trois hameaux. En 1762, Waldersbach compte environ 700 paroissiens adultes et plus de 300 écoliers.



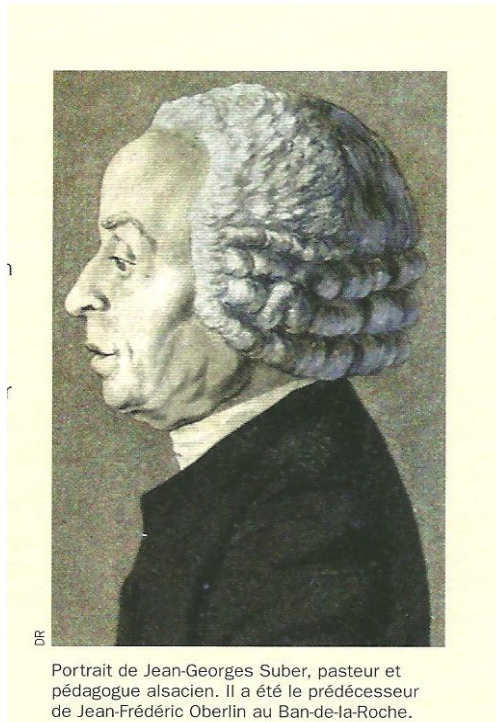
La langue est un patois lorrain, le welche. Le climat y est rude, l'endroit est montagneux et très en retrait des principales voies de communication. La misère des habitants est très grande. La réforme protestante s'installe de manière définitive dans le comté avec l'arrivée en 1584 d'un comte palatin du Rhin. Une ordonnance de Louis XIV interdit de faire venir des pasteurs de l'étranger et contraint la faculté de théologie de Strasbourg, à partir de 1726, de procurer au Ban-de-la-Roche des ministres possédant le français et l'allemand. Les candidats ne sont pas légion et restent peu de temps. Cette situation va changer avec l'arrivée, en 1750, de Jean-Georges Stuber, auquel succèdera, en 1767, Jean-Frédéric Oberlin, jusqu'en 1826. Les deux hommes se connaissent, et l'œuvre du second s'inscrit dans le droit fil de celle du premier.

Exerçant leur ministère dans un comté isolé et particulièrement défavorisé, Stuber et Oberlin vont, l'un après l'autre, contribuer à en modifier la donne. Pour Stuber, cette modification portera essentiellement sur le plan pédagogique. Oberlin l'élargira pour mettre en œuvre un véritable plan de développement économique et social. Globalement, il s'agira, pour l'un comme pour l'autre, d'aider les habitants du comté à s'en sortir par leurs propres moyens.



Jean-Georges Stuber (1722-1797)

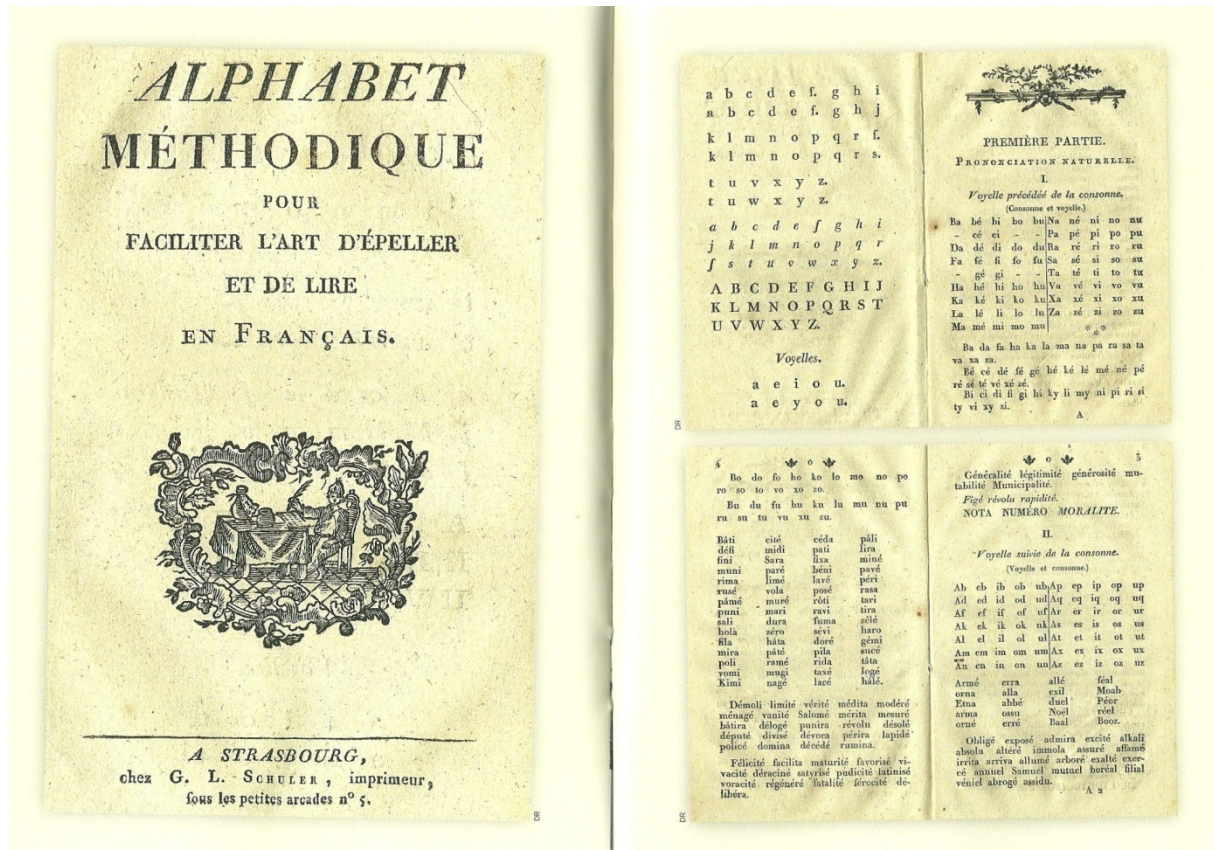
Strasbourgeois d'origine, Jean-Georges Stuber a appris le français à Montbéliard, où son père l'avait envoyé dans cet objectif. Il s'installe dans le misérable presbytère de Waldersbach le 15 juin 1750. Il entreprend aussitôt une réforme complète de l'enseignement, qui le conduira à



être l'auteur de l'une des toutes premières méthodes pour apprendre à lire au plus grand nombre et l'initiateur d'une bibliothèque de prêt, peut-être la première au monde. A ces deux conséquentes contributions, s'ajoutent la construction de maisons d'école et des cours du soir pour adultes.

« Fils d'artisan, Stuber est persuadé que seule l'instruction peut favoriser l'élévation progressive du niveau intellectuel, spirituel et matériel, de ses paroissiens » [Chalmel L., 2012, p.19]. L'apprentissage de la lecture représente dans cette perspective un objectif fondamental, sachant qu'il n'existe pas de Bible écrite en *welche*. Il s'entoure pour cela d'une équipe de maîtres issus du terroir : « Il leur donne le titre de 'régents' et se charge lui-même de leur formation. Merveilleusement doué pour la musique, Stuber impose l'enseignement du chant et du solfège au programme de la formation professionnelle des 'régents' puis, par leur intermédiaire, au programme des écoles » (id., p.19).

L'originalité de sa méthode de lecture apparaît dans son ouvrage de 1762 : *Alphabet méthodique pour faciliter l'art d'épeller (sic) et de lire en français*. « Anticipant la différence entre graphie et phonie spécifique au français, principale source de confusion chez les élèves, l'apprentissage est conçu autour d'un véritable solfège linguistique ; l'effet recherché est autant le déchiffrage que la prononciation correcte et sans accent de la langue. Par mesure d'économie, l'*Alphabet* ne comporte que vingt pages imprimées sur un petit format sans reliure. Cet opuscule permet des résultats supérieurs aux espérances de son promoteur et restera en usage après le départ de Stuber » (p.27).

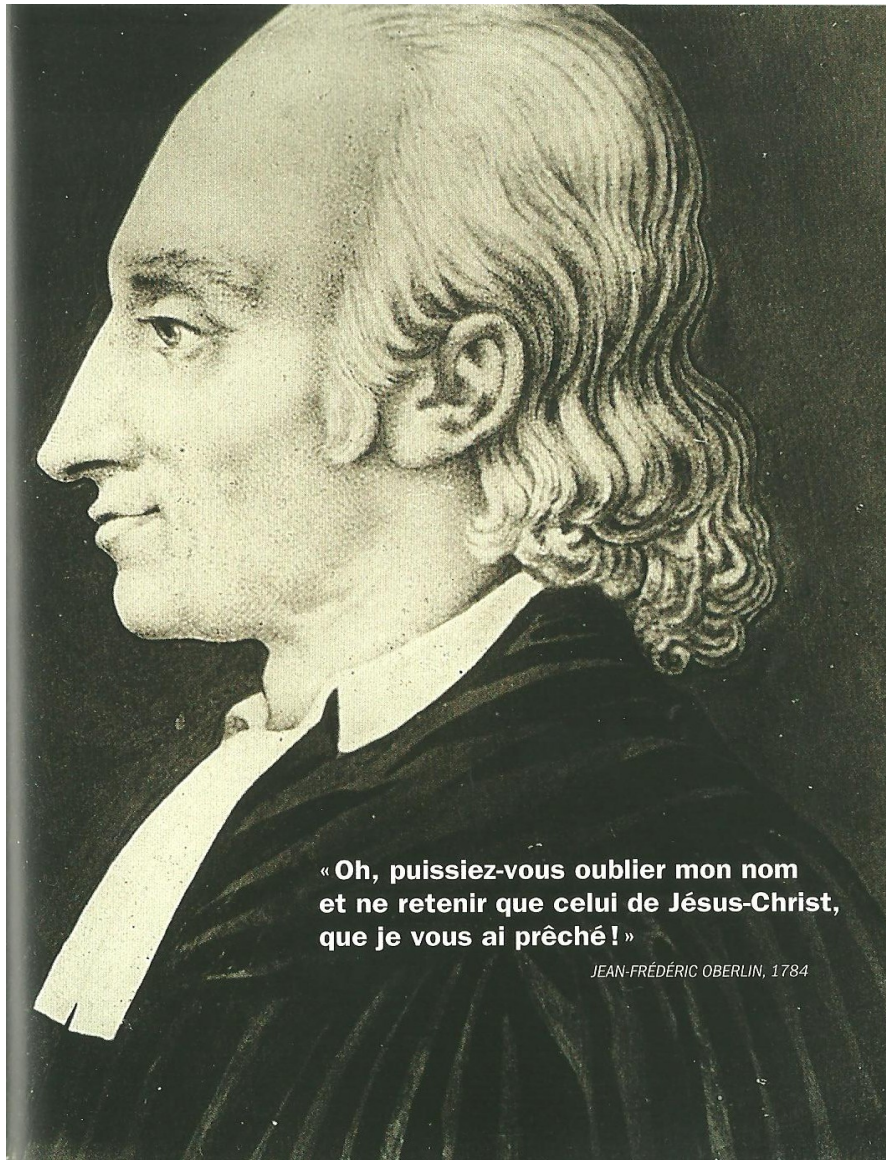


Avec l'accroissement du nombre de lecteurs, il devient nécessaire de multiplier les supports de lecture. Stuber conçoit alors le projet d'une bibliothèque de prêt qui permet aux paroissiens dépourvus de moyens pour acheter des livres de s'adonner à la lecture. « Parmi les cent premiers volumes mis à la disposition des habitants, outre la Bible et différents écrits d'inspiration religieuse, des traités d'histoire, de médecine, d'arboriculture, de botanique, d'agriculture,... » (p.27).

« A partir de 1763, grâce à l'action de Stuber, l'école pour les enfants et les cours du soir pour adultes se tiennent régulièrement dans les cinq villages du comté. Conscient du chemin parcouru, il décide de ne pas quitter Waldersbach sans s'être trouvé un remplaçant capable de poursuivre le travail engagé. C'est ainsi qu'il demande, en 1767, à son jeune et brillant collègue, Jean-Frédéric Oberlin, de prendre le ministère pastoral du Ban-de-la-Roche » (p.18).

Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826)

Au-delà de la démarche pédagogique originale qui est la sienne, la contribution la plus conséquente de Jean-Frédéric Oberlin est la création des premières écoles maternelles françaises : dans la « petite école dans l'école », l'enseignement est dispensé par des « conductrices de la tendre jeunesse », dans des salles qualifiées de « poêles à tricoter ».



« Jean-Frédéric Oberlin est né à Strasbourg en 1740, d'un père professeur au Gymnase protestant et d'une mère issue d'une famille qui compte déjà plusieurs pasteurs. Son héritage culturel et sa formation universitaire en philosophie et en théologie à Strasbourg font de lui un citoyen rhénan pratiquant aussi bien l'allemand que le français. Il est sensible à la fois aux idées de l'*Aufklärung* et à celles des Lumières, curieux des avancements de la pensée scientifique rationnelle, mais aussi des expériences mystiques de la foi chrétienne » (p.9).

« En 1763, Oberlin obtient le grade de docteur en philosophie et entre en qualité de précepteur dans la maison du chirurgien Ziegenhagen, où il passe trois années » (p.9). Alors qu'il avait signé un engagement comme aumônier militaire au régiment du Royal Alsace, il est convaincu par Stuber de venir au Ban-de-la-Roche. Il arrive le 30 mars 1767 à Waldersbach, où il restera 59 ans, jusqu'à sa mort en 1826. Pour mener à bien ses divers projets, il utilise les connaissances acquises au cours de son enfance et de sa formation universitaire à Strasbourg. Enfant, lors de vacances à la propriété familiale de Schiltigheim (aujourd'hui, un faubourg de Strasbourg), « il a acquis un remarquable savoir-faire en agriculture, en participant, sous la surveillance d'un régisseur, aux travaux du potager, des champs et des prés » (p.25). Auprès du chirurgien Ziegenhagen, « il a été initié à la médecine, aux vertus thérapeutiques des plantes et à la pratique des gestes médicaux élémentaires » (p.23). Grand lecteur – il lit et

commente 538 ouvrages entre 1766 et 1780, soit en moyenne une quarantaine par an -, il cultive son intérêt pour la pensée pédagogique, philosophique et religieuse de son temps.



La pièce de vie de la maison de Jean-Frédéric Oberlin à Waldersbach, avec son poêle en fonte et sa chaleur plus que bienvenue en hiver.

« Pour mener à bien les premières réalisations de son ministère, Oberlin profite largement de l'appui financier et des judicieux conseils de son prédécesseur. La construction d'une école et le développement de la bibliothèque de prêt représentent à cet égard deux aspects significatifs de la collaboration qui s'instaure entre les deux hommes. C'est ainsi que naît le concept d'une 'maison-école', c'est-à-dire un lieu de vie doté d'une salle spécialisée pour rassembler les enfants, le 'poêle d'école', ainsi que des chambres pour les pensionnaires venus de la ville pour suivre une formation auprès d'Oberlin » (p.31). Au Ban-de-la-Roche, le « poêle », c'est la salle commune, endroit privilégié pour se retrouver autour de la chaleur bienfaisante du foyer. A l'origine, le « poêle à tricoter » ne représente pas une construction originale, mais la salle commune d'une maison d'habitation, louée occasionnellement pour accueillir les jeunes élèves des « conductrices ».

« La bibliothèque de prêt se développe tant au niveau de la quantité de livres mis à la disposition du public que de la diversité des sujets traités : religion, philosophie, biologie, astronomie, géographie, littérature » (p.32). L'un des ouvrages les plus empruntés est *Robinson Crusoé*. Dans ses notes de lecture, en 1767, Oberlin en donne la raison suivante : « Je le trouve très aimable. Dans sa jeunesse, Robinson Crusoé ne valait pas grand-chose, mais il se convertit. L'histoire est très intéressante, le style agréable et frais. Ce qui lui arrive est singulier, mais vraisemblable. Je ne m'étonne pas tant de ce qu'il raconte, mais bien plus de ce que l'on n'entend pas plus souvent des histoires semblables, puisque chaque année tant de bateaux font naufrage et que tant de régions sont encore inhabitées. C'est un bon livre pour des gens qui, comme les habitants du Ban-de-la-Roche, sont obligés de faire presque tout par eux-mêmes, presque comme Robinson » (p.32).

Avec cette bibliothèque, « les éducateurs du Ban-de-la-Roche, 'régents' ou 'conductrices de la tendre jeunesse', disposent ainsi d'un véritable outil de documentation pédagogique, avec des cahiers thématiques rédigés par le pasteur à partir de lectures ou de connaissances

empiriques. La documentation écrite est progressivement agrémentée d'une collection complète d'histoire naturelle, de jouets à caractère éducatif et d'herbiers. Cet édifice pédagogique se construit autour de la contemplation de la nature et de la compréhension des phénomènes qui régissent son fonctionnement, afin de permettre à l'homme de se rapprocher du Divin Créateur » (p.32-33).

« L'accès au livre par le plus grand nombre est une préoccupation constante pour Oberlin : il aide ainsi les plus démunis à acheter des manuels scolaires à moitié prix, l'autre moitié du prix étant due au 'régent' d'école en heures de travail » (p.33).

L'invention des « poêles à tricoter »

« Oberlin est très préoccupé par l'abandon des jeunes enfants, qui sont inutiles aux travaux agraires avant l'âge de six ans et sont livrés à eux-mêmes, des journées entières, sans éducation ni chaleur humaine, dans des conditions précaires d'hygiène » (p.37).

« En septembre 1769, alors qu'il se rend au village de Belmont, Oberlin découvre un petit groupe d'enfants rassemblés autour d'une jeune villageoise, Sara Banzet, qui, de sa propre initiative, propose l'enseignement du tricot en complément de l'éducation de la petite enfance. Cette rencontre est à l'origine de l'institution des 'poêles à tricoter', animés par les 'conductrices de la tendre jeunesse', auxquelles Oberlin donne un véritable statut social en prenant soin de passer un contrat écrit avec leurs parents. Il procède de la même manière pour la location des 'poêles', dont les contrats témoignent de la volonté du pasteur d'asseoir au plus vite ce nouvel institut éducatif sur des bases légales. Il ne s'agit pas d'une œuvre de charité, mais de l'emploi rémunéré d'institutrices qui se substituent aux parents déficients pour l'éducation des enfants les plus jeunes et les plus vulnérables » (p.37-38).

L'isolement du Ban-de-la-Roche se révèle être un atout précieux, car il permet à Oberlin de « résister aux autorités strasbourgeoises qui, dans une contrée plus accessible, auraient vraisemblablement mis un terme rapide à tout ce système, prétextant le caractère scandaleux de l'éducation des plus jeunes enfants par des jeunes filles sans grande expérience » (p.39).

« Afin d'améliorer les procédés didactiques utilisés avec les enfants, Oberlin entreprend, en 1778 puis en 1780, des 'voyages pédagogiques' à travers le Bade-Wurtemberg, qui lui permettent de confronter la réalité locale avec ses propres pratiques. Les observations de ce séjour le décident à codifier le programme scolaire élémentaire et la conduite à tenir en matière de discipline, de méthode, d'émulation et de formation des enseignants » (p.39).



Représentation posthume du pasteur Oberlin à l'école de Walderspach. Illustration extraite du livre de contes pour la jeunesse, *L'écolier, ou Raoul et Victor*, de Pauline Guizot, 1852

« Le programme des 'poêles à tricoter' initie les enfants à la vie économique et sociale et développe des connaissances utiles à la vie quotidienne. Si la chaleur du poêle est nécessaire lorsque les hautes neiges recouvrent le sol gelé, le retour du printemps invite à la promenade et à la découverte active, en symbiose avec le milieu de vie. Les 'conductrices' tentent d'associer leurs élèves à une véritable pédagogie d'éveil au sein de laquelle tout apprentissage engendre une production. Le tricotage en est le modèle, mais ce précepte s'applique également à la constitution d'herbiers, au dessin ou à l'impression des plantes » (p.40).

« L'enseignement sollicite le corps sous de multiples aspects : il faut développer la force et l'agilité physique (exercices), apprendre à le soigner (hygiène), mettre son énergie au service des activités humaines (sorties pour cueillir des plantes) (...). Le jeu trouve tout naturellement sa place comme moyen didactique privilégié dans la pratique quotidienne des 'conductrices', qui usent de jouets pédagogiques imaginés par le pasteur, de jeux collectifs ou dits 'de société', et d'objets issus de la collection d'histoire naturelle » (p.40-41).

Ajoutons que l'éducation des plus petits devient le principal vecteur de la transformation sociale du Ban-de-la-Roche. Car c'est paradoxalement à partir de leur exemple qu'Oberlin espère entraîner la population adulte à la conquête du savoir. La démarche éducative descendante classique est ainsi inversée, sachant que les petits n'utilisent plus guère le patois, ce qui, à plus ou moins long terme, oblige leurs parents à les accompagner dans l'apprentissage de la langue des livres.

« Oberlin cherche en outre à promouvoir le travail en équipe parmi les éducateurs des différents niveaux : chacun est non seulement responsable de sa charge d'éducation quotidienne, mais doit également avoir une vue d'ensemble sur l'activité de ses pairs. La pédagogie mise en œuvre dans les 'poêles à tricoter' ne se trouve ainsi aucunement marginalisée par rapport au travail des 'régents' d'école et s'intègre harmonieusement au sein d'un projet éducatif commun » (p.41).

« En résumé, la méthode utilisée par les 'conductrices' des 'poêles à tricoter', de la 'petite école dans l'école', est associée à l'idée d'une pédagogie d'éveil à la nature et à l'activité humaine, résolument ancrée dans le milieu de vie des élèves, permettant de reconnaître et de sanctifier l'œuvre du Divin Créateur. Toute situation d'enseignement s'accompagne d'une production matérielle (tricot, dessin, collecte de plantes,...) permettant d'installer d'autres apprentissages et de fixer l'attention très fugitive des enfants de cet âge. La répétition régulière de structures langagières, l'utilisation d'objets pour concrétiser les leçons, la pratique de jeux développant un esprit coopératif dans le cadre de règles données sont autant de marques de respect du rythme d'apprentissage et de la personnalité de chaque enfant » (p.41).

Le projet pédagogique est ainsi totalement cohérent : les maîtres – « régents » et « conductrices de la tendre jeunesse » - forment une équipe animée par le pasteur. Mais Oberlin ne limite pas son action à ce projet éducatif et spirituel, il l'élargit au développement économique et social du Ban-de-la-Roche, utilisant la science comme arme pour soulager la misère des habitants du comté.

Passionné par la science et la médecine, Oberlin « trie, répertorie, décrit, représente les plantes en fonction de leurs attributs, de leur utilisation pour la nutrition, les soins et la teinture » (p.42). Son grand herbier et sa collection d'histoire naturelle sont véritablement son chef-d'œuvre. « Dès 1770, il ouvre dans son presbytère une pharmacie de charité où, gratuitement, il délivre des remèdes et des plantes médicinales, (...) et la mise à disposition de ces remèdes s'accompagne de conseils relatifs à l'hygiène et à l'alimentation. Par le biais des leçons des 'régents' et des 'conductrices', la population apprend à se procurer elle-même les plantes utiles et à préparer tisanes, pommades et décoctions (...). Dès 1800, cette pharmacie permet la diffusion de la vaccination contre la variole (p.43-44). Oberlin envoie également un « régent » d'école, Sébastien Scheidecker, à Strasbourg se former chez le chirurgien Ziengenhagen : « à son retour, il dispense saignées et lavements, traite fractures et plaies, et sera le premier à introduire la vaccine » (p.44).

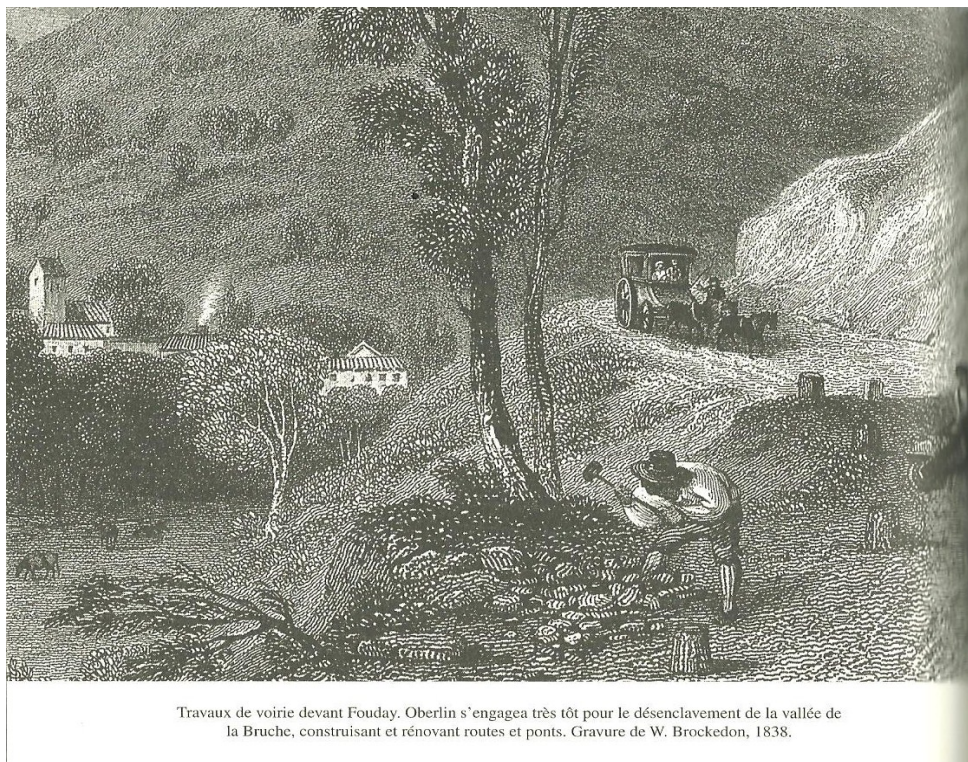


Pour constituer son grand herbier, considéré, avec sa collection d'histoire naturelle, comme le chef-d'œuvre du pasteur naturaliste, Jean-Frédéric Oberlin suit la classification de Linné qui, si elle n'a plus cours aujourd'hui, reste la plus prisée à son époque.

Pour désenclaver le comté, Oberlin entreprend la remise en état des voies de communication, d'abord entre les différents villages, il ouvre ensuite ce réseau à la grande route de Strasbourg.

L'agriculture locale reste soumise à trop d'aléas pour pouvoir prospérer. « Pour remédier à cette situation, Oberlin développe successivement quatre institutions qui vont lui permettre d'envisager la promotion d'une agriculture raisonnée : la bibliothèque de prêt, le magasin, une pépinière et la Société d'agriculture » (p.48), sachant que le domaine attaché à la cure du temple où réside le pasteur est également « un terrain d'essais agricoles pour la promotion de nouveaux modes de culture ou procédés de fertilisation » (p.48-49). « La cure est également le siège d'un magasin où l'on peut acheter des graines et des outils à prix coûtant et à crédit. Au fil du temps, les paysans se rallient ainsi aux pratiques nouvelles, et la Société d'agriculture devient une courroie de transmission des réformes impulsées par Oberlin » (p.49).

L'amélioration de l'élevage n'est pas non plus oubliée.



Travaux de voirie devant Fouday. Oberlin s'engagea très tôt pour le désenclavement de la vallée de la Bruche, construisant et rénovant routes et ponts. Gravure de W. Brockedon, 1838.

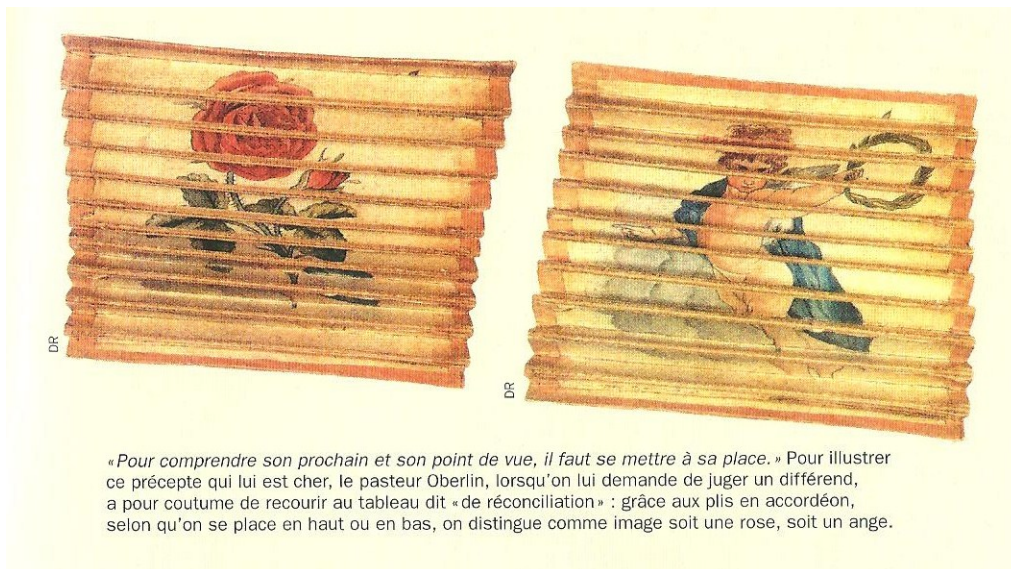
« Oberlin se fait également banquier et prêteur, créant à cet effet de nombreuses « caisses » : caisse d'emprunt, caisse des pauvres, utilisation de la dîme,... » (p.50).

Outre la pédagogie, à l'instar de nombre de ses contemporains, Oberlin se passionne pour d'autres disciplines scientifiques ou « pseudo-scientifiques », très en vogue à son époque. Il en est ainsi de la physiognomonie et de la phrénologie. « Fondée sur l'observation de l'apparence physique, et tout particulièrement l'étude des traits et du profil du visage, la physiognomonie permet, d'après Oberlin, de donner un aperçu du caractère, des sentiments et de la personnalité d'un individu » (p.55). Proche de la précédente, la phrénologie cherche « à mieux comprendre le caractère et les facultés dominantes d'un individu d'après l'étude de la forme de son crâne » (p.57). En complément de ses analyses physiognomoniques, Oberlin se sert fréquemment de petits tableaux de pierres précieuses de couleur pour élaborer le portrait moral d'un individu, en fonction de la préférence que ce dernier montrait pour l'une ou l'autre de ces pierres colorées.

On le voit, le projet d'Oberlin ne se limite pas à la pédagogie, il s'agit d'un projet socio-éducatif global : apprentissage de la lecture, accès au savoir, pratique de la musique, bibliothèque populaire, création du microcrédit et promotion de l'agriculture de montagne. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu un modèle universitaire international, avec la création d'universités aux Etats-Unis, en Allemagne et au Japon. À Waldersbach, le presbytère de 1787 est devenu un musée, créé en 1958 et entièrement rénové en 2002. On y retrouve tous les éléments qui viennent d'être décrits ici.

Terminons ce portrait par un tableau tout à fait étonnant, le *Tableau de réconciliation*, visible dans le musée : grâce à des plis en accordéon, selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre du tableau, on distingue deux images différentes. Oberlin s'en servait pour régler les différends entre paroissiens. Il engageait les paroissiens à changer de place face au tableau et déclarait : « Il ne s'agit pour chacun de vous que de quitter son propre point de vue pour se

mettre au point de vue de l'autre, et vous voilà d'accord. Essayez de faire de même pour ce qui vous divise ; cela vous réussira assez bien. Savoir se mettre à la place des autres, c'est là le grand secret de vivre en paix avec eux et avec nous-mêmes » (p.53). Dans les collections du musée, il existe un autre exemplaire du *Tableau de réconciliation*. Les deux images doivent se regarder du haut vers le bas, ce qui oblige le spectateur à se baisser, comme devrait le faire tout éducateur pour se mettre à la portée d'un enfant : selon que l'on se place en haut ou en bas, l'image est soit une rose, soit un ange. Tout un symbole de la relation pédagogique !



Ajoutons qu'à la mort d'Oberlin, le système qu'il avait mis en place fonctionne jusqu'en 1844, où Daniel Legrand met en place une pédagogie qui s'écarte de la voie de l'éducation pour s'engager dans celle de l'instruction, la visée essentielle devenant la préparation aux apprentissages de l'école primaire. En 1903, Mme Fallot-Legrand, qui avait pris en charge les destinées des petites écoles, est contrainte à la rédaction d'un « programme conforme aux désirs de l'inspecteur scolaire ». L'exode rural lié à l'industrialisation aidant, le nombre d'élèves ne cesse de diminuer, et les écoles enfantines ferment leurs portes les unes après les autres entre 1910 et 1924, date de la disparition définitive des « salles d'asile » du Ban-de-la-Roche.

Bibliographie :

Loïc Chalmel, *Jean-Frédéric Oberlin, l'apôtre du progrès social*, Portraits célèbres d'Alsace, Vent d'Est, 2012

Loïc Chalmel, *Oberlin, le pasteur des Lumières*, La Nuée Bleue, 2006

On trouvera dans ces deux ouvrages, et surtout dans le second, des développements beaucoup plus larges concernant la vie et l'action de chacun des deux pasteurs, sachant que nous nous sommes limité pour l'essentiel à ce qui relève de leur expérience pédagogique.

Les illustrations proviennent également de ces deux ouvrages.